

Vašek, Antonín

## La colonisation et la langue

*Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. A, Řada jazykovědná.*  
1964, vol. 13, iss. A12, pp. [47]-58

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/101278>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

ANTONÍN VAŠEK

## LA COLONISATION ET LA LANGUE

La langue est un phénomène social. Elle se forme et se développe ensemble avec la formation et avec le développement de la société. Elle est indissolublement liée à la société, elle n'existe pas en dehors de celle-ci. C'est pourquoi elle ne peut être connue que dans le miroir de l'histoire de la société qui la parle et qui la crée. Outre ces facteurs, dits extérieurs,<sup>1</sup> ce sont les facteurs „intérieurs“, qui décident ensemble du développement de la langue et dirigent<sup>2</sup> (en empêchant les éléments non-désirés d'y pénétrer) l'effet des facteurs extérieurs, à savoir la nature de la structure de la langue donnée et le sens général de son développement. C'est la colonisation<sup>3</sup> qui est un des facteurs extérieurs d'une très grande portée.

Note terminologique: Le Dictionnaire de l'Académie<sup>4</sup> définit la colonisation comme „un peuplement par les immigrés, une colonisation des territoires non civilisés ou incultes“ ou aussi comme „une organisation moderne collective des menus biens ruraux à l'aide de la réforme agraire sur le sol des anciennes grandes propriétés foncières“. Le dictionnaire de Váša-Trávníček<sup>5</sup> dit que „la colonisation est une activité de poser les fondements des colonies, un peuplement“. En parlant ici de la colonisation, je pense à la signification plus commune du mot, employée couramment, c'est-à-dire à n'importe quel peuplement d'un certain lieu. Ainsi, on trouve sous un nominateur commun des colonisations assez hétérogènes. La dénomination ne distingue pas si les colonistes sont venus dans les régions désertes, dans les régions où la population était rare, ou en nombre courant, si cette colonisation a été précédée d'une autre, qui avait déjà troublé dans quelque mesure le caractère ethnique et celui de langue de la première population indigène, ou s'il s'agit de la première colonisation d'un territoire déjà peuplé, s'il s'agit de la colonisation d'un ensemble ethnique proche ou d'un ensemble éloigné, si les colonistes forment un tout homogène du point de vue ethnique et de langue ou non, etc., même quand toutes ces circonstances se reflètent, bien sûr, dans les conséquences concernant la langue.

Au cours de la colonisation a régulièrement lieu — s'il ne s'agit pas d'une ancienne colonisation primitive des régions incultes — une action d'une ou de plusieurs langues sur l'autre. Or, il s'agit ici des problèmes de la mixtion des langues. Au cours de la mixtion de deux langues ne prend pas naissance, comme on le sait, une langue nouvelle, une troisième, mais une langue conserve sa structure grammaticale et son fond de base de mots, tandis que l'autre, en son tout, meurt peu à peu et ses restes apparaissent dans la langue vainqueur comme un substrat, un adstrat temporaire ou un superstrat. La langue en retraite est repoussée, pas à pas, de ses domaines de communication et la langue vainqueur prend successivement sa place. Quelle langue sera conservée, dépend de beaucoup de circonstances, entre autres de la supériorité quantitative et surtout qualitative (économique, politique et culturelle) d'une composante, d'une partie sur l'autre. En direction vers la langue vainqueur commencent à se développer — surtout si les langues qui se mêlent sont apparentées — aussi les formations de structure de la langue mourante. Tout ce procédé de la mixtion des langues se réalise par une interférence multiple de chaque structure de langue dans les deux formes de fonction, celles écrite et parlée; en même temps se manifeste d'une façon caractéristique la position dominante des formations de toute la société (de toute la nation) et une nette tendance d'évolution vers celles-ci. Cette

intégration d'évolution se manifeste, il est vrai, dans chaque type de colonisation, mais, au cours de la colonisation à l'intérieur de la même langue nationale (à comparer p. ex. la récente colonisation de notre territoire limitrophe), elle est évidemment plus rapide. A la différence de la colonisation au cours de laquelle deux ou plusieurs langues subissent l'influence mutuelle — dans ce cas l'une est vainqueur et l'autre (les autres) vaincue — dans la colonisation tautolinguistique les deux formations (ou toutes) de la langue nationale (d'ordinaire dialectales) qui rivalisent sont dans un sens vaincues et de la lutte sort lentement en tant que vainqueur la formation ayant la fonction communicative pour toute la nation, chez nous aujourd'hui la langue littéraire.

Les conséquences linguistiques de chaque colonisation sont, au total, très hétérogènes et on pourrait dire que chacune, quant à l'influence mutuelle de la langue (d'une forme linguistique sur l'autre, même de la même langue), apparaît en tant que spécifique et diffère d'une façon assez évidente. On se rend compte de ce fait si l'on regarde d'un coup d'œil rapide quelques colonisations plus ou moins connues.

Du monde non-slave hors de l'Europe, on peut citer en un des premiers lieux la colonisation de l'Amérique.

Ce continent, et surtout l'Amérique du Nord, était très souvent le but des colonistes — Hollandais, Portugais, mais tout d'abord Anglais, Français et Espagnols. Ces courants des colonistes, dont le centre de gravité ne se dirigeait pas toujours à la même place, se succédaient dans un sens, et, en rapport à la grande distance des pays d'origine, ils avaient une grande influence sur l'évolution de langue dans cette partie du monde.

Si l'on compare l'anglais actuel de la Grande Bretagne et celui de l'Amérique, on constate facilement, à la première audition, des différences assez caractéristiques, surtout ceux qui concernent la phonétique, p. ex. la prononciation [tə daens, tʃaens] (= to dance „danser“, chance „hasard“) à l'égard de la prononciation standard de l'Angleterre du Sud avec [a:], [tə da:ns, tʃa:ns], ensuite lexicales, p. ex. am. *candy* × brit. *sweets* „sucreries“, *apartment* × *flat* „appartement“, *elevator* × *lift* „ascenseur“, *vacation* × *holiday* „fête“, etc., idiomatiques et phraséologiques. En général, on peut dire que la langue des descendants de l'élément ethnique qui avait gagné autrefois conserve, dans de divers aspects, l'état archaïque (p. ex. la prononciation en grands traits de la période où avait eu lieu la colonisation, une série de formes pétrifiées lexicales conservant leur signification sémantique d'autrefois seulement dans les nouvelles circonstances où se conservent en même temps en tant que les éléments du substrat, tout d'abord une série de dénominations spécifiques des Indiens et des nègres. Elle est caractérisée aussi par une couche de termes qui y avaient pénétré avec le temps des langues des autres colonistes, Français, Espagnols, Hollandais et Allemands. — Les différences analogues sont constatées si l'on compare l'espagnol actuel de l'Amérique du Sud et de l'Espagne. Outre la prononciation et la morphologie en partie différentes, on rencontre des différences du lexique, p. ex. am. du Sud la *papa* × esp. la *patata* „pomme de terre“, la *lata* × la *conserva* „consERVE“ et d'autres. — De certaines différences se voient entre le français de la France et du Canada ou entre le français de l'Amérique du Nord et celui de l'Acadie.

Parmi les Etats non-slaves de l'Europe, c'est l'Angleterre qui est très convenable pour nos recherches concernant la colonisation et ses influences linguistiques.

Elle fut colonisée successivement par les Ibères, les Celtes, puis elle fut occupée par les Romains, au cours de quatre siècles, auxquels suivaient les Anglo-Saxons, puis les Danois venant du Nord et, finalement (après l'an 1066) les Normands. L'évolution complexe historico-sociale ne pouvait pas, bien sûr, ne pas se refléter dans l'évolution de la langue.

Pas une trace de la population d'origine de l'Angleterre n'est restée dans le vieux anglais et même le substrat celtique — excepté les couches de noms propres — est tout à fait insignifiant et même l'influence latine de la période de l'occupation romaine ne compte pas. Le vieux anglais des Germains occidentaux, à cause de sa flexion synthétique et de sa structure de phrase, serait plus proche à l'allemand d'aujourd'hui qu'à l'anglais. Une série d'incursions des Danois s'est manifestée dans la langue et représente, dans l'anglais d'aujourd'hui, un substrat nordique.

Bien sûr, il est assez difficile de trouver les traces de l'influence du nordique sur l'anglais, à cause de la proche parenté de la langue des envahisseurs avec la langue des anciens indigènes anglais. L'accord phonétique de l'ancien anglais avec le nordique fait parfois impossible de résoudre avec sûreté s'il s'agit d'un mot indigène ou d'un emprunt d'origine nordique. Seulement là, où le vieux anglais possédait d'autres sons d'alternance pour les sons de l'ancien germanique que la langue nordique, on peut démontrer l'influence nordique d'une façon probante. P. ex.: *egg* „œuf“ (cf. vieux isl. *egg* x vieux angl. *æz*; voir aussi allem. *Ei* d'aujourd'hui).

Sont ensuite d'origine nordique les mots comme *birth* „naissance“, *fellow* „compagnon“, *husband* „époux“, *sister* „soeur“, *they* „eux“, *though* „quoique“ et d'autres. La colonisation normande, signifiant un vrai accaparement de l'administration du pays entier par les conquérants, se manifesta dans la langue d'une façon plus caractéristique et ses profondes traces se trouvent aussi dans tous les plans de l'anglais actuel: a) c'est une langue analytique (quoique la langue de la nouvelle population ait plutôt accéléré et renforcé seulement les tendances d'évolution vers l'état analytique existantes déjà dans la langue indigène), b) la composante romane de son fond de mots (*government* „gouvernement“, *peace* „paix“, *people* „peuple“, *nation* „nation“...) a approximativement la même force que celle germanique. Mais, en fin des choses, les colonistes fondirent complètement, du point de vue ethnique et de langue, dans la population indigène. L'anglais actuel est une langue germanique et tous ses nombreux éléments romans ne peuvent être considérés (dans la plupart des cas) qu'un superstrat normand. Quoique celui-ci ne puisse pas être comparé aux éléments du substrat nordique, beaucoup plus rare, du point de vue qualitatif il ne s'agit de nouveau que d'un superstrat, donc en principe de la même chose.

Il y a un autre exemple d'une autre colonisation qui diffère des précédentes dans une série de points de vue, à savoir la colonisation slovaque et celle de Moravie de l'Est dans quelques territoires de la Hongrie au commencement du 18<sup>e</sup> siècle,<sup>4</sup> c'est-à-dire après l'expulsion des Turcs de la Hongrie d'alors.

Les colonistes arrivèrent dans un pays désert. Ils peuplèrent trois territoires plus cohérents: les colonistes venant de la Slovaquie de l'Ouest peuplèrent surtout les anciens comitats de Komárno et de Veszprém, la population venant de la Slovaquie centrale colonisa surtout la région entre le Danube et la Tisza au Sud-Ouest de Budapest, et, finalement, le courant venant de la Slovaquie de l'Est pénétra d'une part au Nord des collines de Tokay, et de l'autre il colonisa le massif montagneux Bukk.

Du point de vue linguistique, quelques enclaves prirent leur naissance dans le milieu d'une langue étrangère, non apparentée. C'est pourquoi dans les deux premières „îles“ et aussi dans le territoire des collines de Tokay se conserve jusqu'à présent — quoique par l'intégration intérieure (parmi les dialectes) et par la magyarisation croissante en partie changé — le dialecte slovaque d'origine, mais dans les monts de Bukk, semblablement comme dans le proche Matra, il y a une situation différente. Il s'y rencontra, comme on le sait, le courant principal des colonistes de la Slovaquie orientale (à côté de ceux de la Slovaquie occidentale et centrale) avec un assez fort courant venant de la Moravie de l'Est. Il y naquit une norme dialectale qu'on ne

rencontre pas dans la Slovaquie d'aujourd'hui, ni, comme j'ai constaté, dans la Moravie de l'Est. L'évolution linguistique de toute la colonisation slave en Hongrie, mentionnée plus haut, diffère beaucoup de l'évolution du slovaque de la Slovaquie, éventuellement du tchèque de la Moravie de l'Est (ils s'y conservent quelques éléments qui ne se trouvent pas, quant à la forme ou du moins quant à leur contenu sémantique, dans les dialectes tchèque et slovaque d'aujourd'hui, apparentés du point de vue historique) et cela surtout à cause de leur appartenance à un autre ensemble d'Etat et de nation et à cause de l'absence de la propre création culturelle. L'évolution du tchèque ou du slovaque littéraire n'influencent pas ces dialectes parce qu'elle ne représente pas un facteur réalisant l'unité culturelle de la nation.<sup>7</sup> C'est le lexique slave qui succombe avec la plus grande facilité, à comp. les mots comme *aj* „oui“, *bač* „bouc“, *egreš* „groseiller“, *fogaš* „portemanteau“, *gajdi*, *lakaš* „appartement, logement“, *retek* „radis“, *szobor* „statue“, *šakš* „aigle“ m. f., *taliga* „brouette“, etc., mais aussi la structure grammaticale se trouve sous la pression du magyar, p. ex. *idem kinoba* „je vais au cinéma“. Relativement d'une façon difficile, le hongrois pénètre dans les lieux éloignés, chez la population agricole et, à mon avis, là où il s'agit de la colonisation cohérente. En Hongrie, on a affaire donc à un adstrat slovaque, en rapport à la petite étendue territoriale et à la portée fonctionnelle, toujours reculant et succombant à la magyarisation successive.

Les colonisations tchèque et slovaque en Bulgarie, ressemblent à la précédente en ce qui concerne son étendue, moins déjà quant à l'influence d'une langue sur l'autre.<sup>8</sup>

Au tournant des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles immigrèrent en Bulgarie les Slovaques parlant le slovaque central de Nadlak et de quelques communes de Bačka, Banat et Srijem. Ils formèrent trois ensembles plus cohérents dans la région Pleven; de petits restes se sont maintenus dans quelque colonies au Sud-Ouest et a Dolní Ezerovo. Les colonistes venant de la Bohême centrale fondèrent au commencement du 20<sup>e</sup> siècle le petit village Vojvodovo et en 1935 s'établirent 12 familles tchèques dans la commune turque Belenec de Deliorman. (Les fonctionnaires et les artisans tchèques s'en allaient, bien sûr, dans de plus grands centres bulgares tout de suite après l'élibération en 1878.)

La symbiose d'environ cinquante ans des deux langues slaves occidentales et d'une langue slave du Sud, du bulgare, causa que les langues des minorités tchèque et slovaque furent assez troublées, changées. Dans les cinquante années a eu lieu une réémigration en Tchécoslovaquie d'une assez grande partie des éléments tchèque et slovaque qui vivaient ensemble. A l'envers des colonisations tchèque et slovaque mentionnées plus haut, dans les régions de la Hongrie, ici, en Bulgarie, il s'agit d'une mixtion des langues apparentées (quoique de loin) où l'intégration d'évolution avance plus rapidement. C'est non seulement l'évolution convergente mutuelle des langues des minorités et de leurs dialectes qui a lieu, mais aussi une intensive intégration successive de la langue indigène avec la langue des colonistes, facilitée par le bilinguisme de la population en minorité.<sup>9</sup> Là où vivaient les colonistes ensemble, leur langue se maintenait jusqu'à la réémigration, en partie bulgarisée et, en comparaison avec le degré d'évolution de nos langues en ČSSR, en tant qu'adstrat fortement archaïsé. Au contraire, les colonistes dispersés sont déjà, en grande partie, bulgarisés, leur langue slave d'origine occidentale ne tend qu'à s'atténuer, elle change successivement de plus en plus dans tous ses plans et elle est directement complétée et même remplacée par les formes et expressions correspondantes du bulgare. A comp. dans le lexique slovaque *choremak* (de *choremag* „commerce de détail collectif“, tch. *rázlika* // *rozdil*; quant à la phonétique, les deux systèmes, l'indigène (bulg.) et l'étranger (slovaque ou tchèque) s'approchent l'un de l'autre en rejetant les

caractères spécifiques du tchèque ou du slovaque, les systèmes tchèque et slovaque des sons sont revalorisés du point de vue bulgare: les changements de la quantité et de l'accent sont les plus frappants; dans la morphologie — qui résiste davantage — on constate en bouleversement très caractéristique de la flexion synthétique et son remplacement par celui analytique, p. ex. en slovaque *do druhyo selo* „dans un autre village“, en tchèque *ot sve osvobozeňi* „dès son élibération“.

Un plus haut degré de l'intégration linguistique pourra encore être observé dans l'avenir quand on aura étudié le langage de notre territoire limitrophe récemment colonisé. Les prochains chercheurs obtiendront un plus clair tableau de ce problème dans 40—50 ans, mais on peut regarder dès maintenant quelques manifestations intralinguistiques (parmi les dialectes dans la plupart) de la convergence sous l'influence ascendante contemporaine de la langue littéraire parlée et celles de l'intégration d'évolution en direction vers celui-ci.<sup>10</sup> L'influence des diverses formes de langue de notre territoire récemment colonisé, dans son interférence mutuelle et son intégration graduelle, sur la langue littéraire parlé de toute la société (en ce qui concerne la fonction) — excepté le maintien de la base d'articulation des sujets parlants et des phénomènes étroitement liés à celle-ci, concernant la phonétique, quantité, accent... — n'est pas (surtout chez les personnes plus jeunes) du tout grande.

Comme l'on a déjà vu, quelques-uns de ces exemples de la colonisation sont tous, quant à leurs conséquences de langue, assez différents, ce qui se conclut logiquement de toute leur nature historique, sociale et économique. Dans tous les cas, je sortais de l'état actuel de langue d'aujourd'hui sur le territoire respectif, c'est-à-dire des effets d'aujourd'hui de la colonisation qui s'est passée autrefois. Quant à la langue des colonistes qui remporta la victoire et repoussa la langue employée jusqu'à ce temps-là, je me posais la question des changements qui ont eu lieu dans cette langue vainqueur, reçue par la population indigène, et qui apparaissent de nos jours comme le substrat. Au contraire, dans la langue des colonistes qui succomba dans la lutte avec la langue indigène, ses restes du superstrat, dans la langue indigène, avançaient sur le premier plan. Dans le cas des grandes colonisations, concernant toute la société (toute la nation) et dans celles qui avaient eu lieu il y a longtemps, les deux aspects — celui de la part de la langue des indigènes et celui des colonistes — se rencontrent: toujours on se rend compte de la langue vainqueur et des traces y laissées par la langue vaincue. Cet aspect est, bien sûr, unilatéral dans les colonisations „en minorité“ au cours desquelles ont eu lieu la colonisation seulement d'une partie du territoire respectif et la formation d'une certaine enclave à une autre langue. Cela concerne surtout les colonisations non-dispersées, cohérentes, concentrées sur un territoire géographiquement barré. Dans ces cas, on peut supposer, il est vrai, la victoire de la langue nationale indigène (le plus souvent de sa forme structurelle de toute la société), et pour cela il est juste d'examiner l'influence de la majorité indigène sur la minorité venue. Mais, au cours d'une plus longue existence d'un tel adstrat, la langue des colonistes influence d'ordinaire la langue de la majorité indigène (et cela surtout dans l'enclave donnée où la langue des colonistes peut avoir même la majorité et dans son proche voisinage) qui commence à se manifester aussi par des emprunts lexicaux.<sup>11</sup> Cette influence devient parfois durable — surtout dans les cas des dénominations des objets et des phénomènes inconnus sur les lieux. Cf. aussi la page 55. Chez les colonistes, dispersés dans les nouvelles colonies, l'adstrat change en un pur superstrat (dans le langage des nouveaux colonistes ou de leurs descendants, c'est-à-dire des gens qui parlent cette langue venue comme leur langue maternelle) beaucoup plus vite. S'il s'agit, le cas échéant, des langues apparentées, surtout étroitement

apparentées, a lieu le changement de l'adstrat en superstrat ainsi lentement que, dans un moment donné, on ne peut pas dire si le sujet parle la langue venue avec des fortes traces de l'assimilation à la langue indigène apparentée, cohérente et en majorité, ou s'il s'agit déjà de la langue indigène où se tiennent encore plus ou moins les traits caractéristiques de la langue des colonistes.

Un trait caractéristique relie, entre autres, toutes les diverses colonisations mentionnées ci-dessus: c'est leur homogénéité ethnique et celle de la langue, liée à la précédente. Mais il y a des colonisations qui diffèrent d'une façon évidente des exemples mentionnés plus haut. L'exemple classique en est ce qu'on appelle la colonisation valaque.

A cause de cela que, dans les pays de l'arc carpatique, fut colonisé le sol productif du point de vue agricole, l'effort de gagner de nouvelles rentes et d'élargir de nouveau les bases de la richesse médiévale ne cessait pas. A côté du sol déjà colonisé, il y avait encore beaucoup de sol en jachère, dit dénudé, qu'on ne pouvait pas labourer normalement du point de vue agricole, mais qui était convenable pour la pâture. Et en ce moment-là, on commence à préférer un type économique spécial carpatique — l'élevage de moutons montagnard. Jusqu'à ce temps-là, on élevait en Bohême et en Moravie (excepté la Moravie orientale) des brebis — cet élevage était en rapport avec celui de l'Allemagne et pénétrait chez nous surtout au 16<sup>e</sup> siècle — mais, dans notre ancien système de trois phases, on élevait des brebis dans une plus petite mesure, d'une autre façon et pour d'autres buts (pour gagner de la laine, de la viande). L'élevage de moutons montagnard était en général d'un autre caractère: dans les Carpates, on paissait, à côté des champs, même sur les plaines montagneuses et dans les forêts, et le but principal de l'élevage n'était pas la viande ou la laine, mais le lait, les fromages, les housses... C'est pourquoi il y avait aussi de grands troupeaux de chèvres. Le représentant de cette onde de colonisation était le peuple qui était appelé et se nommait lui-même Valaques. Il était caractéristique pour cette colonisation qu'elle se répandait en général de l'Est à l'Ouest sur les crêtes des montagnes (non contre le courant des rivières). Ce courant de colonisation est parti de la Roumanie environ l'an 1300 et avançait lentement sur l'arc carpatique. Au cours de son mouvement, il fondait avec la population indigène, modifiait la structure économique de celle-ci, l'emportait en partie avec lui, changeait du point de vue ethnique et, dans la plupart des cas, il était slavisé. Le plus loin à l'Ouest, il est venu dans la Moravie de l'Est sur le territoire de la Valachie actuelle et sur les versants du Beskid de Těšín. En Valachie morave, ses premières traces sont attestées par les historiens<sup>12</sup> pour la fin du 15<sup>e</sup> siècle, mais le point de gravité de la colonisation valaque avait lieu ici dans les deux siècles suivants, aux seizième et dix-septième. Il est difficile et même problématique de vouloir trouver le nombre des colonistes, mais, en général, on peut croire qu'ils étaient plus nombreux que ne les mentionnent les relations officielles de ce temps-là, et cela pour le motif que les seigneurs devaient payer les impôts.

Les travaux plus anciens (de A. Kavulják et V. Chaloupecký et d'autres)<sup>13</sup> de ce domaine sont complétés et précisés par le travail de Macůrek (voir la note 12; p. ex. 320 et suiv., 412—413, 477 et ca et là). Ce travail relève, entre autres, la supériorité qualitative des colonistes par laquelle leur relativement petit nombre, en rapport à celui des anciens, prenait une grande importance à cause de nouveaux modes économiques dans l'exploitation de la nature (p. 329); à mon avis, ces faits avaient des conséquences aussi sur le plan de langue.

Deux questions font extraordinairement difficile la solution des problèmes de la colonisation valaque. Tout d'abord, c'est la variété de l'élément ethnique avec

lequel les colonistes allant vers l'Ouest étaient en contact et avec lequel, à ce qu'il paraît, fondaient d'ordinaire du point de vue ethnique, du moins en partie, après un temps, puis c'est la période relativement très longue de sa marche (durant à peu près un demi-millénaire), assez longue pour réaliser au cours de celle-ci la fusion des colonistes avec les anciens. Ce fait avait, comme nous allons voir plus loin, des conséquences substantielles aussi dans le plan linguistique. La colonisation valaque, signifiant une forte ingérence extérieure dans la vie de ce temps-là de la population indigène carpatique, ne pouvait pas, bien sûr, ne pas se refléter du point de vue linguistique. A l'égard des colonisations déjà mentionnées, cette manifestation est assez différente. Dans toute les colonisations, en rapport à l'homogénéité des nouveaux colonistes, il s'agissait d'une interaction binaire de deux langues: de la langue indigène et de celle des colonistes. Comme on l'a vu, même une intégration parmi les dialectes de la langue des venus y pouvait avoir lieu, mais cette langue était en principe une seule et, au delà, son action se présentait „à voie unique“. Au contraire, l'hétérogénéité des bergers valaques venant influençait le langage de la population carpatique du point de vue de la langue d'une façon beaucoup plus complexe. Les nouveaux colonistes étaient, à cet égard, en général homogènes seulement dans les commencements de la colonisation, à savoir lors de leur départ de la Roumanie. On ne doit pas oublier, cela va sans dire, les connexités géographiques préhistoriques des anciens Roumains et des Slaves occidentaux qui ne restaient pas, comme le démontre p. ex. P. Olteanu,<sup>14</sup> sans influences linguistiques mutuelles pour les deux parties.

L'auteur y jette un coup d'oeil sur l'évolution des sons d'alternance pour les anciennes nasales slaves et sur la mouillure des consonnes d, t, n dans la position avant un e ou i ancien dans les langues slaves et en roumain, en les confrontant et comparant. Il y parle non seulement de l'influence de la langue des anciens Slaves sur les Roumains, mais il s'exprime aussi sur une certaine „roumanisation“ de ce temps-là des Slaves. Il montre qu'il y a en roumain une série de phénomènes qui sont communs dans toutes les langues slaves et qui entrèrent dans le roumain avant la différenciation des langues slaves quand leurs différences mutuelles n'étaient pas encore si grandes comme le sont aujourd'hui. Les plus anciens phénomènes y pénétrèrent, dit-on, avant le 10<sup>e</sup> siècle.<sup>15</sup>

Il s'en suit, de l'affirmation d'Olteanu, que non chaque élément de genèse de la langue roumaine sur le territoire carpatique des langues slaves doit nécessairement être le résultat de la colonisation valaque. Ensuite, il faut distinguer les phénomènes vieux, anciens, plutôt préhistoriques et les phénomènes historiques, de règle postérieurs quant à la date, en direction vers l'Ouest.<sup>16</sup> D'autres éléments roumains qui entrent dans les langues de l'arc carpatique par la colonisation valaque ne devaient pas être roumains dès leur origine. Quelquefois on pouvait avoir affaire à un élément de genèse slave qui était entré dans le roumain aux anciens temps de la symbiose des Slaves avec les Roumains, et maintenant, après des siècles, il est de nouveau emprunté — parfois à un sens modifié — des Roumains par les Slaves. Voir p. ex. l'explication de *Ma chek* du topique valaque *Dil(y)* dans l'acception de colline, cf. roum. *deal* „colline“ et autres.<sup>17</sup> Les colonistes, une fois entrés dans le contact, au cours de leur pèlerinage, avec le premier ethnique étranger, avec les Ukrainiens, commencèrent à se mêler, à cet égard, avec ceux-ci. Une partie d'eux est restée peut-être en Ukraine, tandis que dans l'autre partie, qui continuait son pèlerinage vers l'Ouest, se trouvait représentée même la composante ukrainienne. Dès ce moment-ci, sinon tout de suite au moment du départ de la Roumanie, les colonistes étaient hétérogènes même du point de vue de la langue. Puis leur hétérogénéité, au cours d'un contact plus durable avec chaque ethnique suivant, dans l'arc carpatique, se multipliait: elle



atteignit son point culminant dans la Moravie de l'Est, en Valachie morave actuelle. Même si l'on peut supposer que c'était l'ethnique voisin, venant dans la suite du temps comme avant-dernier, c'est-à-dire en Moravie l'ethnique slovaque et polonais, qui avait la majorité et la position dominante dans le courant de la colonisation, les matériaux linguistiques tout de même attestent clairement que même dans la prééminence qui se trouve le plus loin à l'Ouest du courant de la colonisation ne manquent pas l'élément carpatique de l'Est et peut-être même l'élément roumain. Mais ce n'était pas tout. Ni cet élément, en partie parlant probablement plusieurs langues, où il existait bien sûr une intégration interlinguistique, n'influçait le langage indigène „à une voie unique“, mais „à deux voies“: d'une part par la structure de sa langue maternelle, de l'autre par la nomenclature spéciale concernant l'élevage de moutons montagnard qui était, à cause de sa genèse et de son emploi, non seulement à elle-même, mais plutôt carpatique et d'une certaine part même roumaine. Cette nomenclature doit être acceptée, à mon avis, dans un sens assez large. Il y appartient tout ce qui est en relation avec l'élevage de moutons montagnard: ustensiles, bâtiments, habits des bergers, nourriture... et probablement aussi différentes formes de terrain (mais non les noms et les prénoms des bergers, de ceux-ci on peut plutôt deviner leur nationalité). En examinant la colonisation valaque, on ne peut donc partir de l'hypothèse, naïve dans son fond, de son homogénéité ethnique (ou même seulement roumaine) et de sa rectitude (qu'il s'agissait des Roumains procédant de leur patrie dans les Montagnes de Carpates toujours vers l'Ouest), ni d'une acception mécanique, quoique dans ses résultats probablement plus vraisemblables, de ses étapes successives.<sup>18</sup> En ce qui concerne les influences linguistiques dans la colonisation valaque dans les Carpates, on a prononcé assez d'opinions,<sup>19</sup> plus ou moins vraisemblables, parfois poussées à l'une ou à l'autre extrémité, mais qui n'étaient pas souvent précédées d'une plus minutieuse analyse linguistique nécessaire du point de vue théorique et concret. La complexité de la colonisation valaque que nous avons indiquée était augmentée encore par les mouvements contemporains et postérieurs de la population — de différents motifs — dans la direction inverse. P. ex. le déménagement des Moraves en Slovaquie, en Pologne, en Hongrie, etc. (A comp. aussi la colonisation du massif Bukk en Hongrie, mentionnée plus haut, p. 49—50.) En même temps, on ne peut oublier ni les anciennes connexités, déjà mentionnées, des Roumains et des anciens Slaves, même occidentaux, voir la note à la p. 53. En examinant l'influence de la langue de la colonisation valaque sur la langue de l'ethnique indigène, je me bornerai maintenant dans deux directions: d'une part, en ce qui concerne le territoire, je vais examiner les territoires les plus éloignés à l'Ouest, c'est-à-dire la Valachie morave actuelle, de l'autre, quant à la langue, je n'examinerai que la seconde influence de la paire mentionnée plus haut, le lexique de l'élevage de moutons montagnard.<sup>20</sup> A cette place, ce ne sont pas les étymologies des divers mots qui m'intéressent, ni le problème s'ils sont ou ne sont pas de l'origine roumaine, mais c'est la façon comment ces mots, aujourd'hui largement répandus dans les Carpates, sont venus dans le fond de mots du peuple à l'Est de la Moravie et comment ils s'y conservent.

La colonisation valaque, portant avec elle l'exploitation du sol montagneux au cours de l'élevage de moutons montagnard, représente une ingérence importante dans la vie du peuple indigène carpatique et, par là, aussi de la population de la Moravie de l'Est. Il est tout à fait naturel qu'avec l'avènement d'un nouveau mode de production viennent aussi les nouveaux mots, les dénominations des objets et des phénomènes de ce domaine (n'importe qui que ce soit qui les apporte) et entrent

successivement dans le fond de mots de l'ethnique indigène. Cette pénétration devient plus intensive avec l'introduction et la pratique ascendante de l'élevage de moutons montagnard par la population indigène et, en général, avec la totale fusion successive de l'élément venant avec les anciens indigènes. C'est ainsi qu'entraient dans le lexique indigène les termes comme le sont *brynza*, *cap*, *cárek*, *čutora*, *fujara*, *gl'aga*, *grapa*, *kol'iba*, *krdel' // krdel*, *kurástva // kuřástva*, *murgaňa*, *pl'ekat*, *redykat*, *salaš*, *valach*... L'élevage de moutons montagnard se répandit, avec le temps, aussi sur le territoire de la Valachie morave actuelle et représentait, encore dans un récent passé, un facteur économique important. Avec son développement, quelques nouveaux termes devinrent, sans aucun doute, la composante du même centre de gravité du lexique local. Mais après un temps, les formes de l'économie de la grande propriété foncière féodale changèrent. Au temps du capitalisme croissant, l'élevage de moutons montagnard, en tant que forme trop extensive de l'économie, est repoussé par d'autres formes plus intensives et puis même quelques dénominations spéciales, conditionnées par la colonisation des bergers (*dom'ikát*, *hal'b'ija*, *komárňík*, *košár*, *urda*, *vakeša*, *vetul'a*...) passent successivement du même centre de gravité du fond de mots plutôt sur son extrémité et une certaine composante de celle-ci (p. ex. *laja* „brebis pour la plupart noire“ — à VLh.<sup>21</sup> j'ai trouvé ce terme pour désigner un chien noir —, *p'irta* „sentier“, *syhla* „marais, marécage“) disparut à peut près complètement du fond actif de mots de la population locale, à l'exception peut-être des familles qui se consacraient, dans une plus grande mesure, à l'élevage de moutons. De l'autre côté, on ne peut pas non voir qu'une quantité considérable de ces valachismes lexicaux survécut en Valachie jusqu'à nos jours (p. ex. *baganže*, *brynza*, *cap*, *cárek*, *čelina*, *čutora*, *fról'ka*, *fujara*, *grapa*, *grúň*, *kol'iba*, *kotár*, *krdel' // krdel'*, *redykat*, *salaš*, *šutj*, *Valach*, *žynčyca*...), et non rarement il y en a de tels qui possédaient une si grande vitalité et expansivité qu'ils pénétrèrent dans le tchèque littéraire et s'y sont conservés (p. ex. *baganče*, *birka* „sorte de brebis à laine“, *brynza*, *čelina*, *čutora*, *fujara*, *koliba*, *moldánky*, *salaš*, *žinčice*, *Valach*). On peut parler de certaines échelles de la présence de ces dénominations, qui, quoique dans le temps de leur emprunt d'autrefois étrangères, se sont maintenus, d'une façon ou de l'autre, dans le dialecte valaque local (et plusieurs fois aussi dans les autres dialectes et même dans la langue littéraire) au cours des siècles, formèrent une composante indivisible du lexique local et donnent par là de l'individualité caractéristique aussi au langage local d'aujourd'hui.

Chaque colonisation est un phénomène sui generis. Si l'on examine son influence sur la langue, il faut, par conséquent, procéder individuellement, de l'un cas à l'autre, et se rendre compte de ses qualités spécifiques. L'examen du procès de plusieurs colonisations (surtout de celle valaque) et de leurs conséquences linguistiques me permet maintenant d'essayer d'établir quelques conclusions plus générales dans ce domaine:

1. Dans la colonisation d'un lieu non peuplé ou rarement peuplé, la langue des colonistes évolue en principe d'une façon analogue comme dans le pays maternel, mais, s'il ne s'agit pas d'un territoire avoisinant avec le pays d'où ils sont partis, la langue des colonistes conserve beaucoup d'archaïsmes.

2. Dans la colonisation d'un lieu déjà normalement peuplé, il importe s'il s'agit a) d'une colonisation totale, concernant toute la société, ou du moins évidemment sa majorité, ou s'il s'agit b) d'une colonisation en minorité; pour chacun des deux types des cas sont valables les lois un peu différentes. Dans le cas a) la langue des colonistes remplit (au moins temporairement) toutes les fonctions de communication,

dans le cas b) elle est, au contraire très limitée dans ses fonctions et, dans un certain sens, elle ne remplit de fait que la fonction du dialecte de la vieille langue indigène donnée et n'est qu'une certaine forme pétrifiée vivante de sa langue nationale.<sup>22</sup>

Cette fonction plus limitée, „dialectale“, des langues des colonistes en minorité dans un encerclement des langues étrangères, et cela aussi dans celui non apparenté, en majorité, a été observée par W. Doroszewski<sup>23</sup> qui considérait les langues polonaise, française, italienne, allemande, lithuanienne et croate, parlées dans l'Amérique du Nord, chez les personnes d'origine polonaise, française... comme les dialectes du point de vue culturel et politique par rapport à l'anglais, étant en majorité et communément répandu, qui y remplissait la fonction d'un lien linguistique unifiant.

Les langues des minorités évoluent ensuite au cours de l'éventuelle intégration intérieure (parmi les dialectes) contemporaine de chacune d'elles, s'ils s'y trouvent des conditions (c'est-à-dire dans le cas si les colonistes proviennent de différents lieux de leur premier domicile), en direction vers la langue indigène qui remplit seule la fonction du moyen communicatif de toute la société, à savoir de la langue littéraire. Le résultat de cette intégration intérieure est la naissance et l'existence temporaire d'une forme qui ne doit être en accord ni avec le dialecte originaire A, ni avec le dialecte B, et ne doit pas, non plus, avoir une analogie dans les dialectes contemporains de leur langue nationale originaire. L'intégration en direction vers la forme de la langue indigène, forme communicative pour toute la nation, est facilitée ensuite par le bilinguisme (nécessaire) des colonistes en minorité. S'il s'agit des langues apparentées, le procès de l'intégration est considérablement plus rapide. Une position extrême sur cet axe appartient à la colonisation à l'intérieur de la même langue nationale.

3. Des colonisations principalement politiques — quant à celles en minorité, plutôt politico-économiques — il faut nettement distinguer les grandes colonisations, concernant une série d'États; celles-ci sont à peu près exclusivement économiques (p. ex. la colonisation valaque) et apportent à l'ethnique indigène un nouveau mode progressif de production et se distinguent clairement par les deux voies de leur influence linguistique sur la langue de la population indigène.

4. Les conséquences linguistiques de chaque colonisation peuvent être examinées seulement après un certain temps dès son accomplissement (du moins 40—50 ans). C'est pourquoi on ne peut attendre des résultats certains de l'examen de notre pays limitrophe récemment colonisé quoique ici — parce qu'il s'agit des formations de structure (dans la plupart des dialectes) de la même langue nationale, influent les unes sur les autres dans une certaine partie de son domaine géographiquement délimité — commence à se manifester une nette tendance d'intégration en direction vers la langue littéraire parlée.

## NOTES

<sup>1</sup> A comp. B. Havránek, Travaux du Cercle Linguistique de Prague 4, Praha 1931, p. 304 (résumé de la discussion); V. N. Jarceva, *O vnutrennich zakonach razvitiya jazyka v svetě trudov I. V. Stalina po jazykoznaniju*, Izvestija AN SSSR, otd. lit. i jaz. 11, 1952, p. 103—205; J. Vaček, *K otázce vlivu vnějších činitelů na vývoj jazykového systému*, Acta Universitatis Carolinae, Philologica 3, Slavica Pragensia IV, Praha 1962, p. 35—46

<sup>2</sup> Ce rôle régulateur des facteurs intérieurs est rappelé aussi dans l'étude citée de J. Vaček, p. 45—46

<sup>3</sup> Voir aussi Ad. Kellner, *Úvod do dialektologie*, Praha 1954, p. 32

<sup>4</sup> *Přruční slovník jazyka českého II*, ČAVU, Praha 1937—1938, p. 205

<sup>5</sup> P. Váša—F. Trávníček, *Slovník jazyka českého* 4, Praha 1952, p. 693

<sup>6</sup> Je sors ici du travail de J. Štolc, *Nářečie troch slovenských ostrovov v Maďarsku*, Bratislava 1949; de là, je puise aussi les exemples

<sup>7</sup> Le même, *ouvr. cité*, p. 213 et suiv.

<sup>8</sup> Je sors des travaux de V. Blanár, *Vplyv bulharčiny na jazyk Slovákov a Čechov v Bulharsku*, Jazykovedný sborník 5, Martin 1951, p. 97—123, et *Vývin jazyka českej a slovenskej menšiny v Bulharsku*, Slavia XXII, Praha 1953, p. 195—205, d'où je puise aussi les exemples

<sup>9</sup> Le même, *Vplyv bulharčiny...*, p. 195

<sup>10</sup> A comp. p. ex. J. Balhar—L. Pallas, *Vývoj jazyka v nově osídlené obci*, Slezský sborník 61, Opava 1963, p. 166—173; voir aussi J. Chloupek—A. Lamprecht—A. Vašek, *Český národní jazyk a některé jeho vývojové perspektivy*, Slovo a slovesnost 23, 1962, p. 258—265 et mon article *K vývojovým tendencím v dnešní češtině*, SPFFBU A 11, Brno 1963, p. 29—41

<sup>11</sup> Voir les exemples respectifs p. ex. chez I. Kniezsa, *A magyar nyelv slávjövénny szavai*, Budapest 1953. Du point de vue théorique s'occupe du développement du fond de mots en fonction de l'évolution de la société p. ex. l'étude de J. Bélič, *Ke zkoumání vlivů historického vývoje společnosti na slovní zásobu národního jazyka*, rec. K historickosrovnávacímu studiu slovanských jazyků, Praha 1958, p. 152—157

<sup>12</sup> J. Macůrek, *Valaši v západních Karpatech v 15. až 18. století*, Ostrava 1959, p. 49 et passim

<sup>13</sup> A. Kavulják, *Valasi na Slovensku*, Martin 1933; V. Chaloupecký, *Valaši na Slovensku*, Praha 1947

<sup>14</sup> P. Olteanu, *K fonetickému súvisu medzi rumunčinou a západoslovančinou*, Jazykovedný sborník I—II, Martin 1946—1947, p. 63—106

<sup>15</sup> Le même, *ouvr. cité*, p. 73

<sup>16</sup> Quant à ces problèmes, voir mon ouvrage *K dnešní jazykové situaci na moravském Valašsku* (manuscript, Brno, 1964)

<sup>17</sup> Cf. V. Machek, *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského*, Praha 1957, p. 86. La justesse de l'exposé de Machek est confirmée dans l'article concernant la tautologie toponymique de P. Beneš, publié dans le présent numéro de ce Recueil.

<sup>18</sup> Cf. p. ex. V. Chaloupecký, *Valaši...*, p. 20 et passim

<sup>19</sup> Le même, p. ex. *ouvr. cité*, p. 66 et suiv., affirmait que, dans la structure des dialectes de la Slovaquie centrale et de l'Est, s'est manifestée la colonisation valaque en faisant valoir les influences russe et polonaise

<sup>20</sup> Cf. surtout F. Miklosich, *Über die Wanderungen der Rumunen in den dalmatinischen Alpen und den Karpaten*, Wien 1879; D. Krandžalov (Crânjalâ), *Rumunské vlivy v Karpatech se zvláštím zřetelem k moravskému Valašsku*, Praha 1938; le même, *O původu některých domněle rumunských jmen u nás*, Slezský sborník 59, 1961, p. 118—126; le même, *Le problème des influences roumaines dans les Carpates du Nord et de l'Ouest, surtout dans la région dite Valachie morale (en Tchécoslovaquie)*, rec. Acta Universitatis Palackianae Olomucensis, Historica II, Olomouc 1961, p. 143—190; J. Macůrek, *Valaši...*, p. 5—12 et passim; sur l'étymologie de divers mots voir aussi V. Machek, *Etymologický slovník...*, et P. Beneš, *O původu a významu místního jména Visalaja*, Slezský sborník 52, 1954, p. 535—537, et *K moravsko-slovenské toponymii*, SPFFBU A 4, 1956, p. 59—63

<sup>21</sup> Velká Lhota u Valašského Meziříčí

<sup>22</sup> Quant à ce sujet, voir ma réponse sur la question A IV 4 *Kakvo e značenieto na slavjanskite dialekti v neslavjanskite strani za istorijata i dialektologijata na slavjanskite ezici?* Slavjanska Filologija, recueil de question set réponses, Sofia 1963, p. 309—310

<sup>23</sup> W. Doroszewski, *Przedmiot i metody dialektologii*. Poradnik jezykowy 1953, cahier 1 (106), Varsovie, p. 4; cf. aussi J. Bélič, Slavia XXIII, 1953, p. 222

Traduit par P. Beneš

## KOLONIZACE A JAZYK

K velmi významným „vnějším“ činitelům, působícím na vývoj jazyka, náleží kolonizace. Její jazykové důsledky bývají dosti různorodé a vyplývají z daných historických, ekonomických a společenských podmínek. V článku nejdříve stručně pojednávám o několika kolonizacích etnický i jazykově homogenních, počínaje velkými, ba celospolečenskými, při nichž docházelo k vzájemnému působení jazyků nepřibuzných, přes kolonizace minoritní s interferencí jazyků nepřibuzných i přibuzných až ke kolonizacím tautolingvistickým. Při kolonizacích celospolečenských jazyk kolonistů (alespoň dočasně) zastává všechny komunikativní funkce, kdežto u kolonizací menší-

nových je funkčně velmi omezen a v jistém smyslu plní jen funkci dialektu domácího jazyka, představuje zároveň jakýsi živý, postupně odumírající petrefakt svého původního národního jazyka. Při zkoumání se jeví nutnost odlišného přístupu k dávno již proběhnutým kolonizačním celospolečenským – zde se pohled ze strany jazyka domácího i ze strany jazyka kolonistů stýkají (vždy si všímáme jazyka zvítězivšího a stop, které na něm zanechal jazyk poražený) – od kolonizací menšinových (zvláště kompaktních), u nichž je třeba vedle zkoumání vlivu jazyka domácí většiny na příšlou menšinu sledovat i vliv vzniklého adstrátu na jazyk domácí, a to zvláště v dané enklávě (kde může mít jazyk kolonistů i majoritu) a v jejím blízkém okolí. Na pozadí rozboru uvedených kolonizací naznačuji poté specifčnost problematiky velkých hospodářských kolonizačních proudů, procházejících řadou států a trvajících po celá staletí, jako byla karpatská kolonizace valašská. Přicházející lid byl patrně etnicky i jazykově zčásti heterogenní, a nadto se vyznačoval dvojitým působením na jazyk domácí: jednak strukturou svého jazyka mateřského (především jazyka v daném kolektivu majoritního), jednak zvláštní odbornou salašnickou nomenklaturou, která byla geneticky i užíváním ne pouze jeho, ale šíře karpatská, co do vzniku asi především rumunská. Působení této druhé složky jazykového vlivu si všímám podrobněji, a to zejména pokud jde o oblast moravského Valašska.